

ECOFÉMINISME : NATURALISME OU REVOLUTION ?

Jules Falquet

En 2002, une petite association féministe, Femmes et changements (qui a publié les premières traductions en français de Vandana Shiva), m'a commandé un rapport pour la conférence de Johannesburg sur le thème, « Femmes et environnement »¹, m'amenant ainsi à établir un lien plus systématique entre la situation des femmes et les questions environnementales. Les noms que l'on associe le plus fréquemment à l'écoféminisme sont ceux de Françoise d'Eaubonne², qui a inventé cette expression, et de Vandana Shiva et Maria Mies, qui retracent dans un livre commun l'histoire et la philosophie de ce qu'elles appellent l'écoféminisme³. La question à laquelle j'essaierai de répondre ici est une question qui se pose souvent à propos de l'écoféminisme, à savoir, si ce courant est basé sur une vision essentialiste des femmes comme « naturellement » proches de la nature, ou s'il repose sur une réflexion particulièrement radicale et lucide à propos de l'avenir de l'humanité ?

Les origines essentialistes de l'écoféminisme

Si on se pose la question de savoir quelle est la plus grande source de pollution et d'atteinte à l'environnement au monde, on pourrait penser d'emblée aux plastiques, au nucléaire ou aux pesticides par exemple. Si on pense en termes d'acteur social, on pourrait dire les hommes occidentaux les plus riches, bien entendu, mais pensons en termes plus concrets, à un secteur de l'industrie. L'élevage intensif industriel ? Il y a plus gros pollueur encore : le secteur militaro-industriel — les producteurs d'armement et d'équipement militaire, les nombreux pays qui les vendent, comme la France, par exemple, et les nombreux pays qui les utilisent soit contre d'autres pays, soit contre leur propre population. Ils polluent de multiples manières. Quand un avion de combat effectue un vol d'entraînement, il lâche dans l'atmosphère des gaz polluants extrêmement nombreux. Quand un char fait une manœuvre, il écrase le sol, le rend inapte aux travaux agricoles. Sans compter l'essence gaspillée et les munitions dispersées, dont certaines sont radioactives⁴.

Les origines de l'écoféminisme remontent à peu près aux années 70-80, lorsque s'organisent de grandes luttes contre la guerre, le militarisme, l'industrie nucléaire civile et militaire (les deux autres grandes sources de l'écoféminisme étant évidemment les mouvements écologiste et féministe). A l'époque, un certain nombre d'évènements ont

¹ Jules Falquet, *Ecologie : quand les femmes comptent*. Paris, L'Harmattan, 2002, collection Femmes et changements.

² Françoise d'Eaubonne *Écologie, féminisme : révolution ou mutation ?* Paris, Éditions A.T.P. 1978

³ *Ecoféminisme*, Paris, L'Harmattan, 1998, collection Femmes et Changements

⁴ On lira avec intérêt les travaux d'Andrée Michel, par exemple : *Surarmement, pouvoirs, démocratie*, L'Harmattan, Paris, 1995 ; Michel Andrée et Floh, *Citoyennes militairement incorrectes*, L'Harmattan, « Femmes et Changements », Paris, 1998.

déclenché une forte prise de conscience. Il y a eu l'accident de Seveso, en Italie en 1976, la catastrophe nucléaire de Three Miles Island, en Pennsylvanie en 1979, puis la catastrophe de Bhopâl, en Inde en 1984, considérée comme le plus grand accident industriel du XXème siècle, puis encore celle de Tchernobyl, en Ukraine en 1986⁵.

Ces luttes comportaient une composante féminine, pas forcément féministe, un peu essentialiste, la ligne n'était pas évidente à tracer. En Grande-Bretagne, par exemple, des femmes ont tenu pendant dix ans un campement près du camp militaire de Greenham Common. Jour et nuit, de manière continuelle, elles ont organisé des actions pour manifester contre la présence sur le sol de leur pays de missiles nucléaires orientés vers l'Union Soviétique. Ce campement exclusivement composé de femmes a mené toutes sortes d'actions : elles découpaient les barrières pour s'introduire dans le camp, dansaient sur les silos de missiles, organisaient des *sit-ins*. Une partie d'entre elles expliquaient leur lutte par un discours essentialiste : « Je suis une femme, je suis une mère, donc je suis pour la paix, je suis contre la guerre ».

Au tout début des années 80, une première conférence écoféministe a été organisée. Elle était intitulée « Femmes et vie sur terre » et se positionnait « contre la mentalité masculiniste, contre les guerriers d'entreprise et les guerriers militaires ». L'idée était de mettre en avant « nos natures et nos espérances de femmes ». Les termes employés montrent que la composante essentialiste était assez manifeste.

Qu'est-ce que l'essentialisme ?

L'essentialisme ressemble au naturalisme. Il est de la même famille que l'idéalisme. Il suppose qu'il existe une essence des choses qui « flotte dans l'air » et qui n'attend qu'un moment d'inattention pour s'incarner. Toutes les femmes sont LA Femme, et de la même manière, tous les hommes sont L'Homme. Les êtres humains seraient déterminés par une essence féminine ou masculine, intemporelle, universelle, immuable, qui s'incarnerait et se manifesterait en eux ou en elles, agissant en dehors de toute détermination historique, sociale, culturelle. L'essentialisme s'oppose à l'idée que les personnes sont construites historiquement, culturellement, socialement et sont le produit de rapports de forces, d'une époque, d'une société, d'une catégorie sociale, etc.

En ce qui me concerne, je ne suis pas du tout convaincue que les femmes aient une nature différente de celle des hommes. En revanche, nous sommes dans une situation sociale, économique, politique différente, qui peut nous amener à voir les choses différemment. C'est la théorie du point de vue situé. Ce n'est ni dans nos gènes, ni dans nos corps, ni dans nos chromosomes. De plus, il est important de se rappeler que les femmes diffèrent les unes des autres par leur classe sociale, leur appartenance ethnique, leur nationalité, le fait qu'elles aient des papiers ou non, leur âge, leurs pratiques sexuelles et tant d'autres choses. De la même manière les hommes diffèrent les uns des autres. On ne peut pas dire, LA nature de LA femme la conduit à agir de telle façon. Il n'existe pas UNE femme, il n'y a pas UNE nature féminine, comme il n'y a pas une nature masculine. En revanche, il existe un système, dans lequel des logiques sociales patriarcales, comme en France, des logiques capitalistes et des logiques racistes, font que le monde est devenu ce qu'il est aujourd'hui.

⁵ Quand cette conférence a été prononcée, l'accident de Fukushima n'avait pas encore eu lieu. Aujourd'hui, la destruction de plusieurs réacteurs nucléaires japonais suite à un tremblement de terre est en passe de devenir le plus grave accident nucléaire de l'histoire.

Une vision constructiviste, qui inclut la dimension historique, sociale, dirait sur le rapport à l'eau, par exemple, que si les femmes se préoccupent de l'eau, ce n'est pas parce qu'elles sont mères et s'occupent tout naturellement de leurs enfants qui ont soif, mais parce que dans telle société, à telle époque, ce sont elles qui sont chargées d'aller chercher l'eau, ce sont elles qui doivent marcher des kilomètres pendant des heures pour aller jusqu'à la rivière, ce sont elles qui sont socialement impliquées dans le lavage des vêtements, la préparation des aliments, le lavage de la vaisselle, donc qui sont préoccupées lorsque la rivière s'assèche. Ce n'est pas parce qu'elles communiquent magiquement avec l'eau, qu'elles la défendent (même si cette dimension peut exister aussi). C'est parce qu'elles sont socialement chargées de s'occuper de tout ce qui a trait à l'eau, qu'elles s'intéressent à cette problématique.

Les composantes radicales de l'écoféminisme

Mais l'écoféminisme s'est aussi organisé sur une composante radicale, non essentialiste, par exemple autour de réseaux de lutte et de résistance à l'ingénierie génétique, à toutes ces manipulations génétiques qu'on nous présente aujourd'hui comme la millième merveille du monde. Ces luttes ont précédé les luttes actuelles, comme celle contre les OGM, par exemple. Le premier de ces réseaux, FINRRAGE (Réseau féministe international de résistance à l'ingénierie génétique et reproductive), a été créé en 1984. Il réunissait des mouvements de différents pays, notamment en Allemagne, où, dans les années 80, des femmes ont mené des luttes importantes, notamment féministes, contre cette ingénierie génétique.

Un groupe qui s'appelait Rote Zora, en Allemagne, a même pratiqué entre la fin des années 70 et jusqu'au début des années 90, une lutte armée contre ces nouvelles technologies reproductives, ainsi que contre le tourisme sexuel des hommes allemands en Asie du Sud-est. En effet, l'Asie du Sud-est était à la fois un lieu de présence militaire nord-américaine et de développement du tourisme en général, et sexuel en particulier. Ce groupe est intéressant à mentionner, car tout en utilisant notamment des moyens armés offensifs, il n'a jamais tué personne. Ses militantes ne se sont attaquées qu'à des objectifs matériels, dont des laboratoires de chimie. Les Rote Zora faisaient en quelque sorte partie d'une tendance non-essentialiste de l'écoféminisme, qui réfléchit à la fois aux questions environnementales, démographiques, de l'ingénierie génétique et du contrôle de population, autres problématiques importantes.

Ne caricaturons cependant pas non plus — d'un côté des écoféministes complètement naturalistes et de l'autre des femmes qui auraient beaucoup plus réfléchi d'un point de vue théorique. Dans la pratique, les motivations pour lutter sont mêlées et liées aussi à des réalités concrètes. Un campement militaire s'installe juste à côté de chez vous, vous avez un problème d'eau immédiat, vous n'avez plus d'accès aux semences : vous vous mobilisez. Il est important de différencier les motivations politiques et la manière de chacune de concevoir les luttes. A un certain niveau, peu importe si une femme milite pour la paix parce qu'elle est mère ou si son engagement est aussi le fruit d'un raisonnement politique sur le développement de l'armée.

Vandana Shiva, Maria Mies, altermondialistes et féministes

Vandana Shiva est active depuis très longtemps dans les luttes altermondialistes ou antimondialistes. Elle est physicienne et philosophe, notamment philosophe des sciences. Elle est indienne, d'Inde. Elle a été présentée plusieurs fois pour le prix Nobel alternatif et elle a

écrit beaucoup de livres, dont « *Staying alive : femmes, économie et développement* »⁶, qui est une critique du développement. Vandana Shiva se réclame également du type de lutte de Gandhi, de la lutte non violente et de « l'étreinte de la vérité » (satyagraha).

Maria Mies pour sa part est une sociologue allemande, féministe, qui travaillait depuis longtemps en Inde et a écrit entre autres, deux livres : « *Indian women and patriarchy* » (Les femmes indiennes et le patriarcat) et « *Patriarchy and accumulation on a world scale* » (Patriarcat et accumulation à l'échelle mondiale)⁷. C'est une sociologue avec une perspective économique au moins matérialiste, peut-être un petit peu marxiste, et en tout cas, très féministe. Elle a longtemps travaillé en Inde, notamment auprès des dentellières du Narsapur⁸, avant de rencontrer Vandana Shiva et de mener toute cette réflexion écoféministe.

Maria Mies et Vandana Shiva sont les deux théoriciennes les plus connues de l'écoféminisme. Au début de leur livre commun, elles prennent un temps pour expliquer pourquoi elles ont fait ce travail ensemble étant l'une, une femme d'un pays du sud, de l'Inde, et l'autre, une femme d'un pays occidental, en l'occurrence d'Allemagne. Cette alliance n'allait pas de soi. Elles l'ont construite dans une perspective à la fois antiraciste et internationaliste, rejoignant la réflexion sur le caractère international des problématiques et des luttes. Cette capacité à questionner les rapports nord-sud et la dimension profondément raciste de l'organisation internationale du travail, de la production et de la consommation, est une dimension essentielle de l'écoféminisme. S'il ne le fait pas, je ne sais pas si on peut encore le qualifier d'écologiste ou de féministe.

Dénoncer les contre réformes agraires

Vandana Shiva a beaucoup écrit sur la « révolution verte », que l'Inde a expérimenté juste après le Mexique. Sous le concept de « révolution verte » sont réunies une série de (contre)réformes agraires promues au sortir de la deuxième guerre mondiale, par les Etats-Unis en particulier. L'objectif affiché était d'empêcher la famine et de permettre aux gens de manger un peu plus à leur faim, mais en réalité, il s'agissait surtout d'éviter la « contagion » communiste.

La révolution verte, c'est l'idée d'augmenter les rendements agricoles en s'appuyant sur cinq aspects. Des semences modifiées, améliorées, quoique pas encore génétiquement. La mécanisation : des tracteurs, conduits par des hommes (parce qu'on imagine pas, bien sûr, une femme achetant et conduisant un tracteur), entraînant ainsi un déplacement de la participation agricole des femmes. L'irrigation, donc la construction de barrages par des sociétés étrangères, à grands frais et souvent à crédit. Le remembrement des parcelles, qui implique de déloger les petits paysans et surtout les petites paysannes, qui composent la majorité des petits paysans, ce remembrement tend donc souvent à une reconcentration des terres entre des mains masculines. Enfin, l'utilisation massive d'engrais chimiques, qui sont surtout des résidus, des sous-produits recyclés de l'industrie militaire, dont cette dernière ne savait plus trop quoi faire et pour lesquels elle a activement recherché un marché. Les grandes terres agricoles mexicaines ou indiennes se sont avérées le marché idéal. Tout ce projet repose sur la croyance

⁶ Vandana Shiva, *Staying alive : women, ecology and development*, London : Zed books; New Delhi, Kali for women, 1988

⁷ Maria Mies, *Patriarchy and Accumulation on a World Scale: Women in the International Division of Labour*. Zed Books Ltd, New Jersey, 1986. Voir aussi *Women : the last colony*, Maria Mies, Veronika Bennholdt-Thomsen, and Claudia von Werlhof, London; Atlantic Highlands, 1988.

⁸ *Lace-makers of Narsapur: Indian Housewives Produce for the World Market* (International labour studies), Zed Bks, 1982

en l'importance de la technologie « moderne » pour produire et résoudre n'importe quel problème.

Vandana Shiva a écrit sur la violence de la révolution verte et ses conséquences négatives⁹. Au Mexique cette « révolution » avait notamment permis au gouvernement de revenir en arrière sur la réforme agraire que la population avait obtenu de haute lutte, à l'issue de la première révolution victorieuse du 20^{ème} siècle, menée par Pancho Villa, Zapata, les Adelitas et beaucoup d'autres personnes, pour la terre et la liberté. Il y a certes eu augmentation des rendements dans les premières années pour un certain nombre de variétés comme le blé, une céréale qui n'était pas la base de l'alimentation (au Mexique, par exemple), car révolution verte veut souvent dire monoculture —et souvent d'exportation— pour que ce soit rentable. Mais cette augmentation n'a pas duré pas longtemps. Si on n'utilise pas d'engrais, très vite la terre s'épuise et les rendements baissent à nouveau. En tout cas, c'est de l'époque de la révolution verte au Mexique que date l'exode rural massif qui a conduit près de 20 millions de Mexicain-e-s d'abord dans les grandes villes, puis au Etats-Unis.

Ecologie et féminisme au-delà des frontières

Maria Mies livre quant à elle une réflexion critique sur le mythe du développement. Plus exactement sur le type de « développement » que les pays industriels ont souhaité imposer ou tenté d'imposer aux autres pays. Elle explique comment cette idée même de développement est à la fois une forme de colonisation idéologique et une colonisation concrète, qui intervient au moment où beaucoup de pays du sud luttent pour leur indépendance ou sont en train de l'obtenir. Immédiatement, les anciens pays colonisateurs viennent les féliciter en leur expliquant qu'ils vont les aider à se développer. Il s'agit en fait d'une forme de recolonisation assez manifeste.

Les titres des chapitres qu'elle a écrit dans « Ecoféminisme » sont d'ailleurs significatifs : « Recherche des racines », « Orphelins dans le village planétaire », « Le dilemme de l'homme blanc en quête de ce qu'il a détruit ». C'est un peu une réflexion autour de ce paradoxe, qui n'en est pas vraiment un, d'une hypocrisie et d'une contradiction entre cette idéologie d'un progrès linéaire, inévitable et souhaitable, et les larmes de crocodile versées sur ce qui a été détruit dans cette avancée vers le progrès, alors qu'il est évident qu'on ne peut pas avoir l'un sans l'autre. Et que, probablement, cette volonté d'avancer vers le progrès est une pure « folie ».

Aussi bien Vandana Shiva que Maria Mies portent une critique à la fois féministe radicale et féministe essentialiste de l'idée typiquement occidentale du 19^{ème} siècle, partagée autant par les marxistes que par les capitalistes, selon laquelle la nature est là pour être exploitée et pour servir l'humanité. C'est triste, regrettable, mais cette matrice civilisationnelle existe, si on peut le qualifier de civilisation. La pensée patriarcale fait souvent un parallèle entre la nature et les femmes, qui seraient là, autant l'une que l'autre pour servir les hommes. D'où l'idée que les femmes, par nature, s'opposent à cette vision, sont écologistes par nature.

Cela rejoint une autre de leurs réflexions, sur un aspect qui concerne d'avantage l'Inde et qui est lié à l'idée de progrès cette fois-ci par l'industrialisation : le développement du nationalisme, « la masculinisation de mère-patrie ». En contrepoint, elles développent dans le chapitre suivant, « les femmes n'ont pas de patrie », une perspective profondément

⁹ *The violence of the green revolution : Third world agriculture, ecology and politics*, London ; Atlantic Heights, 1991

internationaliste, transnationaliste du féminisme, de l'écoféminisme et de l'écologie en général. Un-e écologiste a forcément conscience que les problèmes sont liés au-delà des frontières. Le nuage de Tchernobyl, l'eau, les oiseaux migrateurs traversent les frontières. Les frontières n'existent que pour les marchandises et les personnes dans les logiques libérales.

Les semences, un savoir construit par des femmes

Au moment de la mise en place de l'Organisation mondiale du Commerce (OMC) en 1995, Vandana Shiva a publié un petit livre intitulé « Ethique et agroindustrie, main-basse sur la vie »¹⁰, qui parle notamment de la question des semences. Et à travers ces graines et ces semences, de la question de la manipulation du vivant. Jusqu'où et pourquoi peut-on, ou ne peut-on pas, manipuler et déposer des brevets sur le vivant ?

L'OMC est notamment née en réponse à une demande industrielle de pouvoir déposer des brevets dans de nouveaux domaines, y compris sur ceux ayant trait à la vie même. Il y a quinze ans, lors des négociations qui ont abouti à la création de l'OMC, créé pour se substituer au GATT, il était encore inconcevable de breveter des domaines non industriels. Tout l'enjeu de la mise en place de l'Organisation Mondiale du Commerce était d'obtenir la possibilité de déposer des brevets sur des propriétés intellectuelles et sur la vie elle-même. Et l'OMC est le gendarme censé en surveiller l'application, veiller au respect de cette propriété intellectuelle maintenant brevetée. Or l'Inde, qui menait des recherches agronomiques poussées, avait opté pour une politique ferme de non-dépôt de brevets dans le domaine de l'agronomie et a longtemps résisté à cette possibilité.

Dans « Ethique et agroindustrie, main basse sur la vie », Vandana Shiva explique en quoi les connaissances développées par les communautés paysannes sur les graines sont à la fois des connaissances féminines, autochtones et paysannes. Des femmes ont conservé et sélectionné ces semences, depuis des générations, depuis les premières graines jusqu'à aujourd'hui, et ce dans de nombreux pays. Pourquoi ? Simplement parce que bien souvent les femmes n'avaient et n'ont pas d'autres ressources. Les hommes ont peut-être un peu d'argent pour acheter d'une fois sur l'autre des graines, des entrants ou de l'engrais. Les femmes n'ont souvent ni l'argent, ni le temps, ni les moyens de se déplacer loin pour acheter des graines. Elles sont en quelque sorte obligées de réutiliser les graines de la récolte précédente. Historiquement, des générations de femmes paysannes, autochtones ou du monde rural ont donc amélioré et conservé le « germoplaste », c'est-à-dire les graines grâce auxquelles aujourd'hui nous toutes et nous tous mangeons. On voit qu'il s'agit là d'une explication constructiviste (ou matérialiste) donnée par Vandana Shiva. Dans une vision essentialiste, on aurait peut-être pensé que la graine est féminine parce que les graines poussent dans le ventre des femmes, ce qui les rend les femmes plus proches des graines...

Dans la préface de ce même livre, titrée « La piraterie légalisée », Vandana Shiva montre non seulement comment ce savoir accumulé depuis des millénaires de manière gratuite a fait l'objet d'un véritable hold-up dans les quinze ou vingt dernières années, mais aussi comment les voleurs ont su se positionner en victimes. Grâce aux fameux Accords commerciaux sur les droits de propriété intellectuelle (en anglais TRIPS), les semenciers qui volent les connaissances collectives des femmes et des populations rurales et autochtones, montent sur leurs grands chevaux et accusent de piraterie celles et ceux qui sèment des graines sans leur avoir acheté ou sans leur avoir demandé la permission.

¹⁰ *Ethique et agro-industrie : main basse sur la vie*, Paris ; Montréal : l'Harmattan, 1996

Vandana Shiva appuie son argumentation sur l'exemple d'un arbre, le Neem. C'est une plante très célèbre en Inde, qui fait l'objet d'un pillage massif, mais aussi de luttes particulièrement importantes contre ce pillage. Dans les années 90, des centaines de milliers de personnes ont manifesté contre le dépôt de brevets sur cet arbre. C'est un arbre qui pousse dans les régions arides, dont le nom en arabe et en sanscrit signifie l'arbre miraculeux, l'arbre providentiel, la source du bonheur, la panacée. Cet arbre pousse très rapidement et presque tout en lui est utile. Il sert en médecine. Il sert pour l'hygiène. On peut s'en servir comme brosse à dents, comme dentifrice, comme savon. Il sert à la contraception, comme spermicide. Il sert à la construction, son bois très dur résiste aux termites. Il brûle bien. Il est utilisé pour faire de l'huile pour les lampes. Il sert en agriculture comme engrais et comme pesticide contre plus de deux-cent espèces de rongeurs et de ravageurs.

Depuis les années 1920, à l'instigation de Gandhi, l'Inde avec sa politique de recherche agronomique avait étudié toutes les multiples propriétés du Neem sans déposer aucun brevet. A partir du milieu des années 80, les Etats-Unis et le Japon, notamment, ont commencé à déposer des brevets sur différentes parties de l'arbre, les branches, les feuilles, les racines. Aujourd'hui des entreprises, nord-américaines entre autres, achètent massivement l'arbre, du moins les branches, les feuilles, les racines, avec un argument imparable, celui d'acheter plus cher que le prix sur le marché local, et donc, de créer des emplois. Sauf que l'arbre n'est plus disponible pour les personnes qui l'utilisaient localement ou bien elles doivent le payer plus cher. Résultat : une plante, qui était gratuite, disponible, qui servait à tout, qui était un don des divinités, ne l'est plus. Ce n'est qu'un exemple de la manière dont les dépôts de brevet, finalement, privent la population d'une plante qu'elle connaissait, utilisait, et dont elle avait besoin.

Vandana Shiva écrit en toute dernière phrase de « Ethique et agroindustrie, main basse sur la vie » : « il ne faut pas avoir peur du caractère parfois petit, ponctuel et limité de nos buts et de nos résistances. La graine est très petite aussi, mais, bien qu'étant très petite, elle incarne la diversité, elle incarne la volonté de rester en vie, la graine est la propriété collective des paysans ». J'aurais ajouté : des paysannes indiennes. « Et c'est dans la graine où convergent les diversités biologiques et culturelles, que l'écologie rencontre la justice, la paix et la démocratie ». Belle illustration de l'importance des graines, des semences.

Préserver les cultures traditionnelles —et patriarcales ?

Vandana Shiva est également l'auteure d'un livre intitulé « Les monocultures de l'esprit »¹¹. Elle y fait un parallèle entre les monocultures agricoles comme paradigme de la mondialisation néolibérale, et les monocultures « of the mind », les monocultures mentales, l'unicité culturelle et donc l'impérialisme culturel. Parallèle intéressant, mais un peu glissant. Je n'ai pas de réponse tranchée à apporter sur ce thème, parmi les plus épineux et les plus complexes. Il est intéressant de se demander quelle(s) culture(s) on défend, en tant que militante ou militant d'un mouvement et de la poser au mouvement sur lequel on s'appuie pour pouvoir transformer ce monde, aussi bien les mouvements « antiracisme », indiens et noirs, que ceux portés fondamentalement par de altermondialistes blanches ou blancs, du monde occidental ou même urbain du Sud. C'est très bien de dire par exemple qu'on défend les cultures autochtones, mais quelle est la culture défendue au juste ?

¹¹ *Monocultures of the mind : perspectives on biodiversity and biotechnology*, London : Zed Books, 1993

Quand on préconise le maintien de la diversité culturelle contre l'impérialisme culturel nord-américain, occidental ou européen, cela peut être très enfermant pour les membres, notamment les femmes, des cultures qu'on souhaite soi-disant préserver, sans leur avoir forcément demandé leur avis. Par exemple : est-ce que les femmes trouvent leurs cultures parfaites ? Qu'il faut tout garder ? Il est clair dans les cultures occidentales, que les femmes ne sont pas de cet avis, la preuve étant l'existence des mouvements féministes. Dans cette idée de préserver à tout prix la diversité culturelle, il y a potentiellement des risques graves pour les femmes.

Cette question est valable pour les mouvements féministes. Les femmes et féministes blanches, n'ont-elles pas intériorisé l'idée que malgré tout, malgré quelques petits défauts, la « culture occidentale » serait quand même supérieure, et que le modèle à suivre serait celui d'un certain féminisme blanc, occidental ? Cela vaut la peine qu'on se pose la question. Quelle culture défend-on ? Quel modèle de famille défend-on ? Et quelle division sexuelle du travail révolutionnaire met-on en œuvre pour arriver à nos buts ?

Dans le mouvement zapatiste, un des premiers textes à avoir été rendu public est la loi révolutionnaire des femmes zapatistes, dans laquelle ces dernières affirment en tant qu'indiennes, femmes et zapatistes, défendre leurs cultures et les cultures indiennes, mais ne pas défendre tous les us et coutumes. Au Mexique, au Chiapas, les femmes indiennes ont déclaré qu'elles voulaient par exemple pouvoir choisir leur futur époux et ne pas être mariées de force. C'est rare dans un mouvement révolutionnaire armé que les femmes arrivent à faire entendre leurs voix. Quand il y a une guerre, il n'y a que deux camps, généralement dominés par des hommes. Les femmes, les pacifistes, les écologistes, tout le monde est obligé de choisir un camp. Miraculeusement, grâce à un travail d'organisation et une lutte vraiment forte, les femmes indiennes zapatistes ont su poser et imposer leurs conditions de participation.

L'écoféminisme au cœur des résistances actuelles

Pour conclure, il faut souligner que les combats de Vandana Shiva pour et avec les paysannes et les paysans reste fondamental. Car de l'expérience des processus révolutionnaires en Amérique Centrale, du mouvement zapatiste au Mexique, du Mouvement des Sans Terre au Brésil où j'ai fait des recherches sur la participation des femmes, ce qui m'apparaît le plus clairement, c'est que les mouvements féministes, les mouvements des femmes, et les mouvements paysans, indiens ou ruraux sont aujourd'hui les plus porteurs d'espoir et les plus radicaux. On le voit en Inde aussi bien qu'en France. Ces mouvements agissent concrètement et s'inscrivent sur la durée dans leur résistance à la mondialisation néolibérale. Les populations rurales et paysannes sont celles qui ont le plus à perdre et qui sont en train de se faire tuer au figuré comme au sens propre. En 2009, à l'échelle de la planète, plus de la moitié de la population est devenue urbaine. La paysannerie et le monde rural sont en train de se faire laminer. C'est une des raisons pour lesquelles les gens résistent. Il y en a une autre : tant qu'on a de la terre, des graines, de l'eau et du soleil, on peut essayer de survivre, on peut produire. En ville, c'est de plus en plus difficile de conserver cette autonomie. Et une des luttes consiste à faire que cela reste possible.